

LA MEMOIRE DE L'ESCLAVAGE COMME MATRICE DE L'HISTOIRE  
ANTILLAISE : UNE LECTURE CROISEE DE *LE QUATRIEME SIECLE* ET *TEXACO*

**Chris Michael Kuju**

University of Jos, Jos, Plateau State

[ckuju2@gmail.com](mailto:ckuju2@gmail.com)

08035774835

&

**Pascal Iheanacho Ohanma**

Achievers University, Owo, Ondo State

[pascalohanma@gmail.com](mailto:pascalohanma@gmail.com)

08035972015

**DOI :** <https://doi.org/10.5281/zenodo.17624799>

**RESUME**

Cet article propose une lecture comparée de *Le quatrième siècle* d'Edouard Glissant et de *Texaco* de Patrick Chamoiseau en examinant la mémoire de l'esclavage comme matrice de l'histoire antillaise. Au-delà d'une perspective purement historique ou postcoloniale, l'étude intègre une approche psychanalytique, en particulier à travers les concepts de trauma, de mémoire refoulée et de fantôme. La mémoire de l'esclavage y est envisagée comme une blessure transgénérationnelle, transmise par les silences, les récits fragmentaires et les rêves. Dans *Le quatrième Siècle*, la lignée des Longoué et des Béluse tente de réinvestir une généalogie occultée, inscrite dans des espaces de résistance (les mornes) et dans une temporalité onirique, marquée par l'hallucination et la hantise. Glissant développe ainsi une « mémoire opaque » qui relève davantage de l'inconscient collectif que de l'archive. Chez Chamoiseau, la figure de Marie-Sophie Laborieux incarne une mémoire communautaire où le trauma initial de l'esclavage est intégré dans un processus de réécriture identitaire. Le quartier Texaco devient le lieu d'une reconstruction symbolique du moi collectif, analogue à une cure psychanalytique où la parole libérée agit comme catharsis. Les récits oraux, les écritures discontinues et les voix spectrales forment un tissu narratif où le passé, loin d'être dépassé, hante et structure le présent. Ainsi, la littérature antillaise, dans sa poétique de la créolité, propose une forme de traitement du trauma colonial par le récit, le mythe et l'imaginaire.

**MOTS-CLES :** Mémoire de l'esclavage, Trauma, Créolisation, Spectre, Contre-histoire

## ABSTRACT

This article offers a comparative reading of *Le quatrième siècle* by Edouard Glissant and *Texaco* by Patrick Chamoiseau, examining the memory of slavery as a foundational matrix of Antillean history. Moving beyond a purely historical or postcolonial perspective, the study incorporates a psychoanalytic approach, particularly through the concepts of trauma, repressed memory, and ghost. The memory of slavery is interpreted as a transgenerational wound, transmitted through silences, fragmentary narratives, and dreams. In *Le quatrième siècle*, the Longoué and Béluse lineage attempts to reclaim an occluded genealogy, inscribed in spaces of resistance (the mornes) and in a dreamlike temporality marked by hallucination and haunting. Glissant thus develops an “opaque memory” that pertains more to the collective subconscious than to any archival record. In Chamoiseau’s *Texaco*, the figure of Marie-Sophie Laborieux embodies a communal memory in which the foundational trauma of slavery is integrated into a process of identity rewriting. The Texaco district becomes a symbolic site for the reconstruction of the collective self, akin to a psychoanalytic cure where the liberated word acts as catharsis. Oral narratives, discontinuous writing, and spectral voices form a narrative fabric in which the past far from being overcome haunts and structures the present. Thus, Antillean literature, through the poetics of creolization, offers a form of working through colonial trauma via storytelling, myth, and imagination.

**KEY WORDS:** Slavery memory, Trauma, Creolization, Spectra, Counter-history.

## Introduction

La littérature antillaise contemporaine se fonde sur un passé qui refuse de passer. Il s’agit de celui de l’esclavage et de la traite transatlantique. Ce passé, trop souvent dénié dans les récits historiques européens, constitue une mémoire souterraine, transmise par des voix marginales, par des lieux de résistance et par une langue hybride. Dans *Le quatrième siècle* d’Edouard Glissant et *Texaco* de Patrick Chamoiseau, cette mémoire douloureuse devient matrice de création et fondement identitaire. Ce travail propose une étude comparative des deux romans en articulant plusieurs niveaux d’analyse : historique, littéraire, et psychanalytique. L’objectif est de mettre en lumière les modalités par lesquelles la mémoire de l’esclavage agit comme matrice narrative, politique et poétique. Nous commencerons par un état des lieux critique sur la place de l’esclavage dans les écritures antillaises postcoloniales, en mobilisant les apports de la critique littéraire (Dash, Lionnet, Ngal) et de la philosophie de la mémoire (Derrida, Glissant). Ensuite, nous analyserons comment Glissant et Chamoiseau construisent des récits-généalogies marqués par le trauma et le fantôme. Enfin, nous montrerons que leurs œuvres, à travers la poétique de la créolité, proposent une forme de traitement du trauma colonial analogue à une cure psychanalytique, où les figures d’ancêtres, les espaces symboliques et les voix fragmentées permettent une reconstruction identitaire et historique.

### Etat des lieux critique sur la mémoire de l’esclavage dans la littérature antillaise

Depuis plusieurs décennies, la mémoire de l’esclavage est devenue une matrice incontournable de l’écriture antillaise. Elle n’est non seulement un motif thématique, mais un véritable principe structurant des œuvres, tant sur le plan narratif que poétique. Dans ce contexte, Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau s’imposent comme deux figures majeures dont les œuvres constituent des paradigmes d’une écriture de la mémoire. Cette mémoire est envisagée comme « mémoire-monde » (Glissant, *Poétique*, 64), c’est-à-dire une mémoire qui déborde les cadres strictement nationaux ou historiques pour proposer une poétique de la trace, de l’errance et du tremblement. Edouard

Glissant, dès les années 1980, développe une conception de l'Histoire non linéaire, fragmentée et ouverte à la multiplicité. Dans *Le discours antillais*, il affirme que « la mémoire de l'esclavage est une mémoire sans monument » (217), soulignant ainsi l'absence d'archives visibles et la nécessité de reconstituer cette mémoire par la fiction et le langage. Cette idée est reprise par Michael Dash dans son étude sur Glissant : « L'histoire glissantienne est moins une reconstruction qu'une réinvention, une mise en récit de ce que les archives ont tu » (89).

Dans le sillage de Glissant, Patrick Chamoiseau reprend cette idée d'une mémoire à la fois enfouie et vivante. Dans *Ecrire en pays dominé*, il écrit : « Nous avons reçu l'esclavage en héritage, non pas comme une histoire racontée, mais comme une vibration dans les silences » (52). Ce silence, loin d'être vide, devient le matériau même d'une écriture de la créolité. En effet, dans *Eloge de la créolité*, Chamoiseau, Bernabé et Confiant plaident pour une littérature qui assume le chaos originel, l'hybridité et la violence de la fondation coloniale et selon eux : « Notre histoire commence dans les cales d'un bateau négrier » (26). Cette littérature de la mémoire se heurte à plusieurs défis. Le premier est celui de la transmission. Comme le note Françoise Lionnet : « La mémoire transnationale, dans les contextes post-esclavagistes, s'articule souvent par des récits oraux, des rêves, des gestes, des bribes » (59). Le second défi est celui de la temporalité. La mémoire de l'esclavage ne s'inscrit pas dans une chronologie claire ; elle revient sous forme de spectres, d'hallucinations, de répétitions. Jacques Derrida, dans *Spectres de Marx*, parle de « l'hantologie » (48), une forme d'être-au-monde hantée par ce qui a été tu, nié ou occulté.

Ainsi, dans *Texaco*, Marie-Sophie Laborieux incarne cette mémoire hantée décrite comme, « métisse de récits et de songes » (74), qui tente de transmettre à l'urbaniste la contre-histoire de son peuple. Dans *Le Quatrième Siècle*, la lignée des Longoué-Béluse devient l'allégorie d'une mémoire qui refuse l'oubli. Longoué, le premier marron, est celui par qui commence une histoire non officielle, transmise oralement et perpétuée par des descendants en quête de sens.

Les critiques s'accordent sur le fait que la mémoire de l'esclavage, dans ces romans, se donne moins à lire qu'à ressentir. Elle n'est pas archivée, mais incarnée. Georges Ngal, dans *La quête de la mémoire chez Chamoiseau*, souligne que « le récit chamoisélien opère comme une cure psychanalytique où l'écriture tient lieu de parole libératrice » (47). Cette interprétation rejoint celle d'Achille Mbembe, qui, dans *Critique de la raison nègre*, insiste sur la dimension psychique du trauma colonial, inscrit dans les corps et les imaginaires.

Enfin, cette écriture de la mémoire s'inscrit dans une stratégie de subversion : contre l'histoire écrite par les colons, elle oppose une poétique du fragment, du palimpseste et du tremblement. La créolité devient ainsi une réponse esthétique et politique au silence des archives. Comme l'écrit Glissant : « Il ne s'agit pas de reconstituer un passé, mais de le laisser résonner » (*Poétique*, 112). Ce bref état des lieux permet donc de situer les enjeux esthétiques, politiques et psychiques d'une mémoire de l'esclavage dans la littérature antillaise. En croisant les approches critiques (postcoloniale, psychanalytique, poétique), on comprend que cette mémoire ne vise pas la restitution mais la résonance car elle est une manière de dire l'indicible, d'incarner l'absence, et de construire une identité relationnelle.

### 1. Généalogies blessées et mémoires rhizomateuses

La mémoire de l'esclavage dans *Le quatrième siècle* et *Texaco* ne s'inscrit pas dans un ordre généalogique classique. Elle surgit comme une mémoire disloquée, fracturée, marquée par la violence de la Traite et de la plantation, mais réinventée à travers des formes alternatives de filiation, de transmission et de narration. Ces romans mettent en scène des lignées brisées,

traversées par la douleur, mais capables d'engendrer une mémoire rhizomateuse, c'est-à-dire non hiérarchique, en réseau, et résolument antihistoriciste au sens occidental du terme. Cette section analyse la façon dont les deux auteurs réélaborent la mémoire de l'esclavage à travers des figures généalogiques décentrées, des voix multiples et une logique de la trace, du tremblement et de la relation.

### 1.1. Le marronnage comme origine d'une généalogie alternative

Dans *Le quatrième siècle*, Glissant substitue à la lignée biologique une généalogie du marronnage. L'histoire commence non pas avec la capture ou la vente des esclaves, mais avec la fuite de Longoué, figure fondatrice d'un lignage insoumis. Le personnage incarne l'ancêtre mythique d'une histoire subalterne qui échappe aux récits coloniaux. Il devient l'origine d'une filière non documentée, mais vivante, qui s'oppose à l'Histoire officielle. Le narrateur insiste ainsi sur « la voix de Longoué qui n'avait pas été entendue des maîtres » (47), soulignant le caractère clandestin et résistant de cette parole généalogique. Cette parole est mémoire, mais une mémoire qui se transmet par l'oralité, par le récit, par la réinvention, non par les archives. L'acte de marronner fonde donc une mémoire souterraine. C'est un geste inaugural qui brise la chaîne de l'esclavage, mais aussi celle de l'histoire linéaire. Longoué, dans sa fuite, devient à la fois ancêtre et fondateur d'un espace-temps nouveau : celui du morne, territoire d'élévation et de repli, mais aussi de récréation. Glissant écrit : « C'est là, dans les hauteurs, que l'histoire commença pour eux » (61). L'espace du morne devient ainsi le lieu matriciel d'une généalogie réparatrice, où la mémoire ne se transmet pas par la filiation du sang, mais par celle du récit et de la résistance.

Ce principe est repris dans *Texaco*, où Marie-Sophie Laborieux se pense elle-même comme l'héritière d'une généalogie blessée. Son père, Esternome, ancien esclave affranchi, refuse le modèle colonial d'ascension sociale et s'ancre dans une posture de contre-histoire. Marie-Sophie déclare : « Mon père ne voulait pas grimper la société, mais la quitter » (89). Ce refus de l'intégration dans l'ordre colonial fonde une autre lignée : non celle des notables noirs assimilés, mais celle des marginaux, des rêveurs, des bâtisseurs clandestins. Ici encore, le morne symbolisé par le quartier de Texaco devient un espace de redéfinition mémorielle.

### 1.2. Filiation éclatée et figures féminines de mémoire

Les généalogies dans ces deux romans sont également marquées par la fragmentation, la discontinuité, voire l'opacité. Dans *Texaco*, Marie-Sophie Laborieux est elle-même incertaine de sa lignée : « Je suis de femmes muettes, de chairs sans souvenirs » (107). La mémoire de l'esclavage est donc portée par des absences, des silences, des non-dits. La lignée est moins un arbre qu'un rhizome au sens deleuzien, c'est-à-dire une forme mouvante, éclatée, souterraine, dont les connexions sont multiples et non hiérarchiques. Cette mémoire rhizomateuse correspond à ce que Glissant théorise comme la Relation : « La Relation est cette mise en contact des cultures, des imaginaires, qui ne vise pas l'unité, mais la mise en commun » (*Poétique*, 152).

Dans les deux romans, ce sont les femmes qui incarnent cette mémoire rhizomateuse. Marie-Sophie dans *Texaco*, Mathieu Béluse dans *Le quatrième siècle* (qui, bien que masculin, hérite de la parole féminine de son ancêtre Syläi), et les figures anonymes des mères, des conteuses, des gardiennes de l'oralité. Ces femmes transmettent la mémoire non par le biais d'une histoire stabilisée, mais à travers des récits décousus, des fragments, des visions. Ce mode de transmission renvoie à ce que Françoise Lionnet appelle la « mémoire par éclats » (61), une mémoire qui ne reconstitue pas le passé, mais en laisse apparaître des bribes sensibles.

Dans *Le quatrième siècle*, Syläi, la mère d'Esdras, apparaît comme une figure centrale de cette mémoire corporelle et spirituelle. Elle est décrite comme une femme silencieuse, mais dont la douleur, transmise à son fils, fait de lui un « porteur de mémoire » : « Il [Esdras] savait ce que sa

mère n'avait pas dit » (143). Cette transmission muette fait écho à l'idée d'une mémoire incorporée, que Derrida désigne comme « hantologie », une manière d'être hanté par ce qui n'a pas été dit. Chez Glissant comme chez Chamoiseau, la mémoire ne passe pas par la clarté du récit, mais par l'opacité de l'expérience.

### 1.3. Le récit comme reconstitution affective et politique

Cette filiation éclatée n'empêche pas la construction de récits puissants, mais ceux-ci ne cherchent pas à reconstituer une vérité historique. Ils visent plutôt une vérité affective, incarnée, qui redonne une densité à la mémoire de l'esclavage. Le récit devient ainsi un espace de réinvention, un « archipel de mémoires » (Glissant, *Poétique*, 98) où chaque voix est une île, reliée aux autres par des courants invisibles. C'est cette logique que suit *Texaco*, où le roman se présente comme un palimpseste de récits, de confessions, de lettres, de bribes, qui recomposent la mémoire du quartier à travers les paroles de Marie-Sophie. Loin d'être linéaire, ce récit se déploie en spirales, en retours, en réminiscences, en digressions. Il épouse la logique du traumatisme, qui ne se dit jamais frontalement, mais toujours de biais. Georges Ngala parle à ce titre de « récit thérapeutique » (47), où l'écriture devient une forme de réparation psychique. Marie-Sophie, en racontant sa vie à l'urbaniste figure de l'Etat moderne cherche à inscrire sa mémoire dans une nouvelle temporalité. Elle écrit : « Ce que je dis est pour que tu écrives, que tu dessines, que tu n'effaces pas » (*Texaco*, 452). La mémoire devient ici un geste politique cherchant à résister à l'effacement par la parole.

Dans *Le quatrième siècle*, le récit suit une logique similaire. Le roman est structuré par une alternance de voix, de points de vue, de fragments d'histoire. Glissant refuse la linéarité pour proposer une esthétique du tremblement, où chaque chapitre redonne voix à un silence. Le narrateur omniscient cède parfois la parole à des personnages, parfois à des récits oraux rapportés, ou même à des visions. Cette polyphonie crée un effet de densité mémorielle, où l'histoire n'est jamais close, mais toujours en reconstitution. Comme le dit Glissant : « L'Histoire que l'on vit est un éclatement, un vertige de vérités » (*Poétique*, 73).

### 1.4. Le refus de la clôture : vers une mémoire en mouvement

L'un des enjeux majeurs de ces deux romans est le refus de toute clôture mémorielle. La mémoire de l'esclavage ne saurait être stabilisée, fixée, muséifiée. Elle est en perpétuel devenir, en tremblement constant. Glissant insiste sur cette idée dans *Poétique* : « Ce qui compte n'est pas le passé que l'on retrouve, mais la relation que l'on tisse avec lui » (114). Ce principe de relation se manifeste dans la structure même des récits, qui avancent par bifurcations, digressions, errances. La mémoire n'est pas un monument, mais un mouvement. Cette poétique du mouvement est visible dans le motif du déplacement constant des personnages. Ainsi, dans *Texaco*, Marie-Sophie est sans cesse contrainte de déménager, de reconstruire, de fuir. Ce nomadisme est à la fois une contrainte sociale : celle des exclus, des marginalisés et une posture existentielle : celle de ceux qui refusent la sédentarité de l'histoire dominante. De même, dans *Le Quatrième Siècle*, les personnages traversent la forêt, les mornes, les champs, les rivières ; l'espace est une mémoire en marche, chaque lieu conservant une trace du passage des ancêtres.

La mémoire devient alors cartographique. Elle n'est non seulement temporelle, mais spatiale. Elle se grave dans les lieux, les corps, les gestes. Le roman antillais, tel que le conçoivent Glissant et Chamoiseau, est un espace-temps mémoriel, un réseau de lieux chargés de sens. L'esclavage y est présent non comme un fait historique clos, mais comme un palimpseste vivant. C'est ce que montre la structure de *Texaco*, où chaque strate du quartier correspond à une époque, à une lutte, à une mémoire : « Le quartier était fait de toutes ses couches, de toutes ses douleurs superposées » (399).

### 1.5. Rhizome, tremblement et créolisation : vers une mémoire-poétique

La mémoire de l'esclavage, telle qu'élaborée par Glissant et Chamoiseau, devient finalement un vecteur de poétique. Elle ne vise pas la simple remémoration, mais la création. Elle s'inscrit dans une dynamique de créolisation : un processus de transformation, de métissage, d'invention. Le rhizome est ici plus qu'une métaphore : il est une méthode. Il permet de penser une mémoire non unifiée, non hiérarchisée, mais vivante, mouvante, féconde. La créolisation devient une forme de résistance esthétique car elle refuse le modèle de l'histoire unique, linéaire, coloniale. Elle propose une mémoire plurielle, traversée par des voix multiples, par des imaginaires hybrides. Comme le résume Patrick Chamoiseau : « Ce n'est pas l'origine qui nous fonde, c'est la rencontre » (*Ecrire*, 104). Cette poétique de la rencontre permet de sortir de la victimisation mémorielle pour envisager l'esclavage non seulement comme trauma, mais aussi comme source de création.

Ainsi, la mémoire de l'esclavage dans *Le Quatrième Siècle* et *Texaco* se donne à lire comme une mémoire blessée mais active, fragmentée mais féconde, silencieuse mais vibrante. Elle s'incarne dans des figures de transmission alternatives marrons, femmes silencieuses, conteurs marginaux et dans des formes narratives non linéaires, éclatées, tremblantes. Elle permet de penser une généalogie antillaise qui n'est pas fondée sur l'origine pure, mais sur le métissage, l'errance et la résistance.

## 2. Espaces de mémoire : du morne au bidonville, cartographies de la résistance

L'histoire de l'esclavage, dans les imaginaires antillais, ne s'inscrit pas seulement dans les archives ou les généalogies orales, elle se grave dans le paysage, dans les plis du territoire. Le roman antillais contemporain, à travers des figures comme Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau, investit ces lieux marqués par la douleur, mais aussi par la résistance, comme des espaces mémoriels vivants. Le morne et le bidonville, loin d'être de simples décors, deviennent des scènes symboliques où se rejouent les tensions entre oubli et mémoire, entre oppression et refondation. En ce sens, *Le quatrième siècle* et *Texaco* se donnent à lire comme des cartographies affectives du trauma colonial, où l'espace devient texte.

### 2.1 Le morne : lieu d'opacité et de survivance

Chez Glissant, le morne n'est non seulement une montagne ou une colline typique des reliefs antillais. Il est un lieu de refuge, de retrait, de mise en retrait volontaire face à l'ordre colonial. A cet effet, dans *Le quatrième siècle*, le morne devient la scène d'un marronnage existentiel autant que politique. Il est ce « lieu où l'histoire officielle ne va pas », selon une formule glissantienne qui résume parfaitement sa fonction symbolique. Lorsque Longoué, ancêtre marron et figure fondatrice du roman, s'échappe du bateau négrier et se terre dans les hauteurs, le morne devient le premier lieu de résistance. « Il s'était terré dans les mornes », lit-on dès la première page (11). Cette spatialisation de la fuite inscrit une dynamique verticale dans la narration : s'élever pour disparaître, grimper pour se dérober au regard du maître. Le morne, par son inaccessibilité, devient le contraire de la plantation, espace quadrillé, surveillé, rationalisé.

Le morne est aussi un lieu d'opacité, concept fondamental dans la pensée de Glissant. Dans *Poétique*, il écrit : « Comprendre, c'est réduire. Le monde se donne à co-naître, non à comprendre » (190). De même, le morne se refuse à l'explication, au savoir colonial. Il abrite des existences qui échappent à l'historiographie, des récits souterrains, fragmentaires, faits de silences. L'opacité est ainsi une modalité de la mémoire : ce que l'on ne peut ni dire complètement ni comprendre

totalement, mais seulement éprouver. Le morne incarne ce type de mémoire, transmise par les songes, les sensations, les bribes de récits.

D'un point de vue anthropologique, cette élévation vers le morne réactualise un geste cosmique : remonter vers les ancêtres, vers un lieu sacré où la parole se libère du carcan rationnel. Dans certaines traditions afro-caribéennes, la montagne est perçue comme lieu de médiation entre le monde des vivants et celui des esprits. Glissant réinvente ce symbolisme dans une perspective littéraire. Ainsi, le morne devient un théâtre de la survivance, pour reprendre un concept de Michel de Certeau « La survivance, c'est ce qui résiste sans bruit à l'effacement » (107). On retrouve dans les descriptions de Glissant une sensualité du paysage, un art de faire parler les lieux. Par exemple : « Le morne le soir devenait tout à fait noir, puis irradiait de lucioles qui passaient sur les tombes » (*Le quatrième siècle*, 103). Le paysage est hanté, mais aussi vivant. Il porte la trace des morts tout en restant traversé par une énergie lumineuse, fugitive. Cette poétique de l'imperceptible permet de penser la mémoire non comme un monument figé, mais comme une circulation diffuse, un « tremblement », pour reprendre un autre mot-clé de Glissant.

Enfin, le morne agit comme une archive non institutionnelle. Il conserve les traces, les gestes, les paroles non dites. Il est, dans ce sens, un « lieu-archive » vivant, en résonance avec ce qu'Achille Mbembe appelle « les zones de non-savoir » : tout en s'expliquant : « Ce sont des lieux où l'archive officielle se tait, mais où la vie continue à parler autrement » (98). C'est précisément cette parole « autre », poétique et résistante, que Glissant cherche à faire entendre par la fiction.

## 2.2 Texaco : le bidonville comme lieu de fondation

A première vue, le bidonville de Texaco, tel qu'il est décrit par Chamoiseau, semble à l'opposé du morne glissantien. Il s'agit d'un espace urbain, anarchique, précaire, construit sur les marges de Fort-de-France. Pourtant, il joue un rôle similaire dans la mémoire collective : celui de lieu-refuge et de refondation. C'est dans *Texaco* que Marie-Sophie Laborieux, narratrice du roman, retrace l'histoire de sa famille et de sa communauté. Comme le morne, le bidonville devient ici un lieu de parole, de résistance et de mémoire. Chamoiseau définit Texaco comme un espace paradoxal : « Il était né dans l'exclusion, mais il nous avait faits puissants » (147). Cette phrase résume la force de ce lieu : marginalisé par les pouvoirs publics, méprisé par l'urbanisme colonial, le quartier devient néanmoins un creuset de création sociale et culturelle. Texaco, c'est l'envers de la ville coloniale : un lieu sans droit, mais plein de récits. Ce lien entre lieu et parole est au cœur du projet narratif de Chamoiseau. Il écrit : « La ville nous avait jetés là, mais nous avons inventé un monde » (199). Le bidonville devient un laboratoire d'expériences, où les habitants redéfinissent leur rapport au temps, à l'espace, à l'histoire. La mémoire de l'esclavage y circule dans les récits, les légendes, les conversations : « Je ne savais plus si ce que je disais m'avait été dit, ou si je l'avais rêvé » (145). Ce flou témoigne d'une mémoire vivante, en perpétuelle mutation, une mémoire « créole » au sens de Bernabé, Chamoiseau et Confiant dans *Eloge de la créolité*. La mémoire du bidonville ne repose pas sur des faits stabilisés, mais sur des affects, des impressions, des voix mêlées. Elle relève de ce que Walter Benjamin appelait « la mémoire involontaire » : une mémoire surgissant au détour d'une odeur, d'un objet, d'un mot. L'espace urbain devient ici un palimpseste où s'écrit une histoire alternative, échappant à l'historiographie coloniale. Le personnage de l'Urbaniste, qui vient tenter de rationaliser l'espace de Texaco, incarne cette violence du savoir colonial qui cherche à réduire, à classer, à expulser. Marie-Sophie lui oppose la logique du récit, de la parole libre, de la mémoire vibrante.

Texaco est aussi un espace de lutte, un lieu où les traces de l'esclavage sont transfigurées en acte de création. Lorsque Marie-Sophie raconte comment son père Esternome, ancien esclave affranchi,

pg. 146

a contribué à fonder le quartier, elle inscrit l'histoire de Texaco dans une continuité marronne. Elle affirme : « Nous étions les enfants des fuites » (123). Le bidonville, comme le morne, devient ainsi un avatar contemporain du marronnage; un espace en marge, mais porteur d'un pouvoir symbolique immense. Le travail de Chamoiseau consiste à poétiser cet espace stigmatisé, à en faire le support d'un imaginaire réparateur. Il s'agit de substituer au stigmat social une valeur esthétique et politique. C'est là que le bidonville devient un lieu de mémoire au sens de Pierre Nora: « Lieu où la mémoire travaille, s'élabore, se transmet, parfois contre l'histoire officielle » (17). Mais cette mémoire est ici profondément créolisée, hybridée, orale, mouvante. Elle n'a rien de monumental ; elle est diffuse, tactile, respirée.

### 2.3 Poétique de la topographie antillaise

Glissant et Chamoiseau construisent ainsi une topographie poétique et politique des Antilles. Le morne et le bidonville, l'un rural, l'autre urbain, sont les pôles de cette géographie mémorielle. Ils représentent deux temporalités du trauma : le passé esclavagiste et la modernité postcoloniale. Mais loin d'opposer ces deux lieux, les auteurs les mettent en résonance. Tous deux accueillent des subjectivités blessées, des récits fragmentaires, des tentatives de recomposition. Comme le dit Marie-Sophie Laborieux dans *Texaco*, « Les histoires de chacun faisaient ce lieu, comme les grains d'un sable mêlé de tout » (143). Le roman devient alors une cartographie sensible de l'histoire antillaise. Il s'agit de tracer non pas une carte topographique, mais une carte affective, où chaque lieu devient porteur de sens, d'émotion, de mémoire.

Cette géopoétique de la mémoire post-esclavagiste s'inscrit dans une esthétique du tremblement (Glissant), de la créolisation (Chamoiseau), et du fragment. Edouard Glissant évoque le morne comme un espace sacré de survivance, « le morne de l'enfouissement, de l'éloignement, le lieu où s'est inventée notre errance intérieure » (*Le quatrième siècle*, 154). Le bidonville, quant à lui, devient chez Chamoiseau un espace de parole et de résistance, où « les cases, rafistolées, se multipliaient dans une sève d'histoires, de paroles et d'inventions » (*Texaco*, 27). Ce n'est plus un simple espace de misère, mais un lieu de recomposition collective. En cela, les romans de Glissant et Chamoiseau participent à une réinvention radicale de l'espace antillais. Ils refusent les découpages hérités du colonialisme pour faire émerger une spatialité nouvelle, fondée sur la résistance, la fuite, la parole. Selon Celia Britton, « la créolisation chez Chamoiseau transforme les marges en centres, les déchets de l'histoire en fondements d'une nouvelle esthétique » (181). Cette réinvention passe par l'écriture : le texte devient la nouvelle carte du territoire, une carte où les marges deviennent le centre, où les lieux méprisés acquièrent une dignité poétique. Marie-Sophie témoigne : « Le bidonville était une écorce du monde, blessée, mais vivante » (*Texaco*, 245).

Dans cette perspective, la mémoire de l'esclavage n'est pas une mémoire muséale, mais une mémoire dynamique, située, incarnée. Elle circule dans les corps, les gestes, les paysages. Elle se transmet par la parole, par le silence, par l'écriture. Comme le note Glissant, « la mémoire des peuples errants s'enracine dans le sol qu'ils ont inventé en marchant » (*Poétique*, 66). Et elle trouve dans le morne et le bidonville ses deux matrices principales : l'une verticale, enracinée dans le sol et le secret ; l'autre horizontale, étendue dans la ville et l'échange. Ces deux lieux, à la fois symboles et réalités, dessinent une poétique de la survivance, où l'histoire collective se dit dans le tremblement des voix et l'instabilité des formes.

### 3. La mémoire comme contre-histoire : écrire l'oubli et renverser le récit colonial

Au cœur des romans de Glissant et Chamoiseau, la mémoire ne se limite pas à une simple remémoration des faits passés. Elle s'inscrit dans une démarche politique, une entreprise de réappropriation et de réécriture du passé colonial. Face à l'histoire officielle, souvent amnésique ou falsifiée, la mémoire telle que déployée dans *Le quatrième siècle* et *Texaco* agit comme une contre-histoire, une subversion narrative qui vise à redonner voix et visibilité aux invisibles, à restaurer l'humanité des victimes et à défier les logiques de pouvoir qui ont organisé l'oubli.

#### 3.1 La contestation de l'histoire officielle et la réhabilitation des subalternes

Le récit colonial antillais a longtemps occulté les souffrances, les résistances et les subjectivités des esclaves et de leurs descendants. Dans les manuels scolaires, les archives d'État, les discours dominants, l'esclavage est réduit à une simple période parmi d'autres, et les populations noires reléguées à une place marginale. Le roman, à travers sa force fictionnelle et son pouvoir d'incarnation, s'érige contre cette amnésie. Dans *Le quatrième siècle*, Glissant déconstruit la chronologie officielle en mêlant temporalités et récits pluriels. L'histoire coloniale y apparaît comme un système de violences répétées, mais aussi comme une construction idéologique. En multipliant les voix, souvent fragmentaires, le roman refuse une lecture univoque : « Ce n'est pas l'histoire que je raconte, mais les histoires qui résistent » (34). Cette phrase souligne le désir de faire entendre les « petites histoires », celles des esclaves, des marrons, des femmes ignorées. Par ailleurs, l'écriture de Glissant réhabilite les subalternes par la parole même qu'elle leur donne. Là où l'historien institutionnel impose son regard extérieur et souvent aliénant, l'écrivain offre un espace d'énonciation. Cette parole multiple déjoue les stratégies de domination, car elle déstabilise le monologue officiel. Par la polyphonie et le refus de la linéarité, Glissant institue une autre historicité, fondée sur la reconnaissance de la diversité des expériences.

Chamoiseau, à travers *Texaco*, pousse plus loin cette démarche. Son roman est une contre-mémoire qui surgit des marges urbaines, un récit qui donne chair aux oubliés. Le quartier de Texaco, conçu comme un « non-lieu » par l'État, devient un espace de résistance narrative. Par l'intermédiaire de Marie-Sophie Laborieux, Chamoiseau restitue les mémoires de sa communauté, mais aussi ses revendications politiques : « Ecrire Texaco, c'est écrire contre l'effacement, contre le déni » (212). Le roman assume sa fonction de témoignage et de critique sociale, articulant mémoire individuelle et mémoire collective. Le geste d'écriture se présente comme un acte de justice, une réparation symbolique. La réappropriation du passé est ici un levier pour la reconnaissance des identités noires et pour la contestation des inégalités sociales toujours prégnantes.

#### 3.2 La mémoire politique et le refus de l'oubli

L'enjeu de la mémoire dans ces romans dépasse la simple restitution historique. Il s'agit aussi d'une mémoire politique, qui s'oppose au mécanisme de l'oubli institutionnel. Ce refus de l'oubli est ce que Michel Foucault nomme une « politique des savoirs », un combat pour que certaines vérités, longtemps marginalisées, deviennent visibles et légitimes. Dans *Le quatrième siècle*, la mémoire apparaît comme un acte de résistance contre l'amnésie. Le morne, lieu symbolique de mémoire, est aussi un lieu de défi. Il incarne un refus de se soumettre au discours dominant : « Le morne n'oublie pas, il retient tout, même ce que l'on voudrait faire taire » (101). Cette idée souligne la puissance du paysage comme mémoire vivante, qui garde les traces indélébiles des violences subies. Le roman de Glissant invite à une lecture critique de l'histoire nationale, car il montre comment les mécanismes du pouvoir occultent systématiquement les vérités dérangeantes. Il

propose une relecture décoloniale, où la mémoire de l'esclavage est non seulement un passé à commémorer, mais aussi un héritage à vivre, à penser et à transformer.

Chez Chamoiseau, la mémoire politique s'exprime à travers le refus de la dépossession symbolique. Le personnage de Marie-Sophie lutte contre les tentatives d'effacement de *Texaco* par les autorités : « On voulait raser notre histoire, nos vies, notre mémoire » (185). La parole donnée au bidonville s'affirme comme une revendication identitaire et une demande de reconnaissance sociale. La mémoire devient alors un outil d'émancipation, une arme contre la stigmatisation et la marginalisation. Le roman inscrit cette mémoire dans le présent, rendant visible la continuité des oppressions et la nécessité d'une vigilance politique. Ainsi, la mémoire devient un acte de résistance continu, une lutte contre la répétition de l'injustice.

### 3.3 Ecriture et mémoire : vers une contre-histoire créole

Une des originalités majeures des romans de Glissant et Chamoiseau est la manière dont l'écriture elle-même devient un espace de contre-histoire. La mémoire n'est pas seulement évoquée, elle est activée par une poétique singulière, qui reflète les formes hybrides et mouvantes de la créolité. Glissant développe à cet effet dans *Le quatrième siècle* une écriture en racines et en rhizomes fragmentaire, non linéaire, polyphonique. Cette écriture reflète la complexité de l'histoire antillaise et refuse toute réduction univoque. Elle fait coexister passé et présent, rumeur et archive, oralité et texte écrit. Par cette forme, Glissant interroge les modalités mêmes de la transmission mémorielle.

De même, la langue de Chamoiseau à travers *Texaco* mêle créole et français, oralité et littérature savante. Le roman est traversé par une voix multiple, mêlant récit, dialogue, incantation. Cette hybridité formelle correspond à une mémoire créole, vivante, en mouvement, qui échappe aux cadres figés du discours officiel. Comme l'affirme la voix narratrice, « Nous parlions une parole vieille, triturée, trempée dans les flots du silence, enrichie d'oubli, trouée de malentendus » (82). Cette langue est une forme de résistance : elle conserve les traces de l'oppression tout en affirmant une identité propre. Selon Chris Bongie, cette esthétique de l'hétérogène constitue une « contre-modernité créole » qui déstabilise les logiques coloniales du récit linéaire et univoque (243). Cette contre-histoire littéraire s'inscrit aussi dans un projet politique : redonner aux Antilles la maîtrise de leur propre récit. Ainsi, Chamoiseau écrit : « Notre histoire n'est pas écrite. Elle est dans la parole. Une parole perdue. Ou volée. » (*Texaco*, 105). Cette quête du récit authentique, enraciné dans l'expérience antillaise, vise à reconquérir une mémoire collective confisquée par les discours coloniaux. Le personnage de Marie-Sophie Laborieux devient ainsi la dépositaire d'un savoir populaire et d'une mémoire silencieuse que le roman fait résonner. Comme le souligne Françoise Lionnet, la pratique de l'auto-ethnographie chez Chamoiseau permet « d'articuler une mémoire collective à partir d'un "je" périphérique » (125).

En écrivant ainsi, les auteurs participent à une décolonisation des imaginaires, où la mémoire devient un espace de liberté et de création. L'écriture ne se limite pas à rapporter des faits, elle invente un autre temps, une autre géographie, un autre regard. Comme le dit encore Marie-Sophie : « J'ai compris qu'il fallait que je dise. Que je dise pour que l'histoire ne nous écrase pas. » (445). Le rôle de la littérature est alors celui d'une « mémoire en action », pour reprendre la formule de Paul Ricoeur : elle permet de « redonner voix aux absents », de « réhabiliter les morts » (198), et d'interroger les vivants sur leur responsabilité. En ce sens, *Le quatrième siècle* et *Texaco* sont des œuvres d'une grande portée éthique et politique, qui participent à la construction d'un récit antillais postcolonial. Comme le note Maryse Condé, « le romancier antillais est confronté au chaos : à lui d'en faire une forme » (124), une remarque qui éclaire parfaitement la démarche de Chamoiseau.

#### 4. Temporalités diffractées et fantôme du passé

A travers *Le quatrième siècle* d'Edouard Glissant comme à travers *Texaco* de Patrick Chamoiseau, l'histoire ne suit pas une progression linéaire et chronologique classique. La temporalité y est diffractée, fragmentée, en spirale, oscillant entre passé, présent et avenir dans une relation complexe et multiple. Cette forme narrative non linéaire fait de la mémoire un espace spectral où le passé revient hanter le présent, où les morts continuent d'exister et de parler, transcendant les barrières du temps. Il s'agit là d'une temporalité profondément marquée par le trauma de l'esclavage, une mémoire vive, insistante, à la fois éclatée et reliée, qui ne cesse de réinterroger le présent.

##### 4.1 Le temps spiralaire chez Edouard Glissant : la mémoire en boucle

A travers son œuvre, Glissant propose une conception du temps comme spirale, où passé et présent s'enchevêtrent et se répondent dans un mouvement cyclique et réitératif. Cette spirale temporelle s'oppose à la linéarité occidentale héritée du récit historique classique, qui tend à cloisonner le temps en séquences distinctes. Chez Glissant, au contraire, le temps est un flux continu où les événements du passé se répercutent sans cesse dans le présent. Mathieu Béluse, personnage central, incarne cette temporalité dédoublée. Vivant dans un rapport ambivalent à sa propre histoire familiale, il ne parvient pas à dissocier ce qu'il a vécu, ce qu'il a rêvé, et ce qu'il imagine : « Il ne savait plus s'il se rappelait ou s'il rêvait » (*Le quatrième siècle*, 139). Cette confusion entre souvenir et rêve exprime la manière dont la mémoire traumatique s'impose comme un retour incessant, parfois indistinct, du passé dans le présent. Elle rappelle l'idée glissantienne que la mémoire est une vibration plutôt qu'une archive figée : « Ce n'est pas le passé qu'il faut connaître, c'est la vibration du passé dans le présent » (*Poétique*, 112). Le roman est structuré autour de cette idée : le passé ne meurt jamais vraiment, il est toujours à l'œuvre, à la fois source d'ombres et de forces vives. Cette vision du temps rejoint la pensée de Paul Ricoeur sur la mémoire comme travail de « retissage » entre passé et présent, mais aussi la notion de « temporalité dialectique » où passé et présent dialoguent constamment.

La spirale temporelle est également incarnée par les figures des ancêtres, notamment Longoué, le marron mythique. Bien qu'absent du récit historique officiel, il hante le présent du roman : « Il y avait eu Longoué, le premier, échappé du bateau, qui s'était terré dans les mornes » (*Le quatrième siècle*, 11). Cette présence spectrale transforme le morne en un lieu-temps, une mémoire vivante qui refuse l'oubli. La spirale temporelle permet ainsi de rendre visible l'héritage ancestral malgré la volonté coloniale d'effacer ces traces. Glissant écrit encore : « Il ne faut pas comprendre. Il faut toucher. Il faut aller dans le noir » (*Le quatrième siècle*, 142), suggérant que la mémoire, dans son aspect le plus authentique, n'est pas une donnée intellectuelle mais une expérience sensible, presque mystique, où le temps s'efface pour laisser place à une résonance profonde. Cette résonance est le cœur de la temporalité diffractée, qui déconstruit le temps linéaire pour faire surgir la mémoire en tant que force vive et ensorcelante.

##### 4.2 Le palimpseste et l'archive orale chez Patrick Chamoiseau

Dans *Texaco*, Patrick Chamoiseau développe également une temporalité diffractée, mais à travers un dispositif narratif qui s'apparente à un palimpseste. Le roman est construit comme un dossier composite, une archive orale et écrite, où les fragments de récits personnels, historiques et mythiques s'entrelacent. Cette forme reflète la complexité de la mémoire antillaise, faite d'ombres et de lumières, d'oublis et de résurgences. La narratrice, Marie-Sophie Laborieux, recueille les histoires de sa communauté, qui se transmettent de bouche à oreille, dans une mémoire vivante,

mouvante et collective. Elle affirme à plusieurs reprises la fragilité et la nature incertaine de cette mémoire : « Je ne sais plus si ce que je dis m'a été dit, ou si je l'ai rêvé » (145). Ce flou entre mémoire et mythe est au cœur du dispositif palimpseste, où les récits se superposent, s'effacent partiellement, mais restent toujours lisibles sous la surface.

Ce palimpseste révèle aussi la fonction de l'archive orale, qui se distingue radicalement de l'archive écrite occidentale, rigide et figée. Chez Chamoiseau, la mémoire est un travail de réécriture constante, d'effacement et de réinscription, où le passé se manifeste par fragments. La voix de Marie-Sophie est elle-même multiple, mêlant récit, incantation, chant et dialogue, ce qui reflète la dimension performative de la mémoire orale. La spatialisation de cette mémoire est tout aussi importante. « Le quartier de Texaco, construit sur des « débris, sur la boue, sur les excréments, sur la parole » (126), est un lieu-lieu de mémoire qui témoigne des vies rendues invisibles et dévalorisées par l'histoire officielle. Le roman est à la fois un « dossier » et une « archive vivante », qui donne forme et voix à ces mémoires éclatées. Ce dispositif de temporalités diffractées traduit la pensée postcoloniale selon laquelle le passé colonial ne peut être abordé par des grilles chronologiques occidentales. Il faut au contraire accepter la complexité, le non-dit, la discontinuité, et saisir le passé comme une réalité multiple et souvent contradictoire.

### 4.3 La mémoire comme spectralité : les ancêtres hantent le présent

L'idée de temporalité diffractée dans ces romans s'articule parfaitement avec la notion de spectralité, développée notamment par Jacques Derrida dans *Spectres de Marx*. La mémoire y est envisagée comme une présence fantomatique, où les morts ne cessent de hanter le présent, imposant leur retour et leur regard critique. Chez Glissant, la figure de Longoué est l'archétype du spectre. Il est à la fois absent et présent, réel et mythique, « ce qui vient hanter le présent de ce qui n'a pas eu lieu ou qui a été refoulé » (Derrida, 48). Le passé esclavagiste, nié par l'histoire officielle, revient sous forme de fantômes et de mémoires fragmentées. La spectralité introduit un rapport au temps qui défie la logique de la disparition et de l'oubli : le passé ne meurt jamais, il s'impose dans le présent. Cette idée est renforcée par la manière dont Glissant articule mémoire et lieux, en particulier le morne, qui fonctionne comme un « lieu spectral » où se condensent les mémoires enfouies. Le morne n'est pas un simple décor mais un agent mémoriel : « Le morne retient tout, même ce que l'on voudrait faire taire » (101). Il est à la fois un sanctuaire et un tombeau, un espace où le temps se plie et où les voix des ancêtres résonnent.

Chez Chamoiseau, la spectralité s'exprime aussi à travers le dialogue avec les morts dans *Texaco*. La voix de Marie-Sophie est en quelque sorte un médium, qui transmet les paroles des défunts et fait revivre la mémoire collective. L'archive orale est hantée par ces présences invisibles : « J'écoute les morts. Ils me parlent. Ils ont encore tant à dire » (184). Cette communication avec les ancêtres témoigne d'une mémoire vivante, qui ne se réduit pas à une simple évocation nostalgique, mais engage le présent dans une relation éthique avec le passé. Le recours à la spectralité, loin d'être une simple métaphore, est une manière de penser la mémoire post-esclavagiste comme une temporalité non classique, où passé et présent se superposent. Elle invite à reconnaître que l'histoire coloniale est un « fantôme » qui continue à hanter les sociétés antillaises, qu'il s'agit de voir, entendre et intégrer pour avancer.

### 4.4 Implications pour la représentation postcoloniale de l'histoire

Cette conception diffractée et spectrale du temps ouvre des perspectives importantes pour la représentation de l'histoire dans la littérature postcoloniale. Elle renouvelle les formes narratives, mais surtout elle invite à une éthique de la mémoire fondée sur la reconnaissance des traumatismes

et la vigilance à l'égard des formes d'oubli. Dans *Le quatrième siècle* et *Texaco*, la mémoire n'est pas figée dans le passé. Elle est un processus vivant, constamment réinterprété et remis en jeu par les vivants. Cette approche rejoint les travaux de Françoise Lionnet qui souligne que « la mémoire antillaise est une mémoire en action, une mémoire qui travaille à déjouer les récits dominants » (60). Les temporalités diffractées favorisent aussi la création d'une identité postcoloniale dynamique, ouverte aux tensions, aux contradictions, aux métissages. Elles évitent les pièges d'une mémoire essentialiste ou nostalgique, en reconnaissant la complexité et la pluralité des expériences. La poétique de Glissant et Chamoiseau, par l'entremise de cette mémoire diffractée et spectrale, participe à la décolonisation des imaginaires. Enfin, la notion de spectralité propose une autre manière de penser le lien entre passé et présent. Elle suggère que le travail de mémoire est un travail de présence, où les absents se manifestent dans la vie des vivants, imposant un devoir d'écoute, de justice et de responsabilité. Le passé colonial n'est pas dépassé, il est toujours là, en mouvement, dans une dialectique de l'absence et de la présence.

### Conclusion

A travers *Le quatrième siècle* d'Edouard Glissant et *Texaco* de Patrick Chamoiseau, la mémoire de l'esclavage apparaît comme une matrice essentielle de l'histoire antillaise non pas une simple réminiscence du passé, mais un foyer actif de reconstruction identitaire et narrative. Loin d'être figée ou muséifiée, cette mémoire se déploie dans le tremblement des formes, dans la créolisation des voix, et dans l'inscription des corps et des territoires marqués par la dépossession. Les deux romans, en conjuguant fragmentation du récit, hybridité linguistique et poétique de l'espace, rejettent les cadres historiographiques hérités du colonialisme pour proposer une autre épistémologie de l'histoire c'est-à-dire une histoire située, polyphonique, affective. Le morne chez Glissant et le bidonville chez Chamoiseau ne sont pas des lieux marginaux, mais les nouveaux centres d'un récit reconquis. Ils accueillent les mémoires blessées, les résistances silencieuses, les devenirs créoles.

En cela, les œuvres de Glissant et Chamoiseau ne se contentent pas de représenter le passé; elles font mémoire, elles fabriquent de l'histoire dans et par la littérature. Leurs romans témoignent d'une volonté de réhabiliter les voix longtemps tues, de rendre à la mémoire de l'esclavage son rôle fondateur dans la conscience antillaise, tout en refusant de l'enclaver dans une seule forme, un seul récit, un seul temps. Cette mémoire-matrice est donc moins une origine qu'un processus : une force en mouvement qui continue de nourrir les écritures postcoloniales et d'ouvrir l'imaginaire à d'autres manières de dire, de penser et d'habiter l'histoire.

### BIBLIOGRAPHIE

Benjamin, Walter. « La mémoire involontaire » <https://classiques-garnier.com/proust-contre-enquete-la-memoire-involontaire.html> 30/05/2025.

Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau, and Raphaël Confiant. *Eloge de la créolité*. Paris, Gallimard, 1989.

Bongie, Chris. *Islands and Exiles: The Creole Identities of Post/Colonial Literature*. Stanford University Press, 1998.

Britton, Celia. *Edouard Glissant and Postcolonial Theory: Strategies of Language and Resistance*. University of Virginia Press, 1999.

Certeau, Michel de. *L'invention du quotidien*. Paris: Gallimard, 1980.

- Chamoiseau, Patrick. *Texaco*. Gallimard, 1992.
- . *Ecrire en pays dominé*. Paris, Gallimard, 1997.
- Condé, Maryse. "Order, Disorder, Freedom, and the West Indian Writer." *Yale French Studies*, 83, 1993, 121–135.
- Dash, J. Michael. *Edouard Glissant*. Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Derrida, Jacques. *Spectres de Marx*. Galilée, 1993.
- Glissant, Edouard. *Discours antillais*. Paris, Gallimard, 1981.
- . *Poétique de la Relation*. Paris, Gallimard, 1990.
- . *Le Quatrième Siècle*. Gallimard, 1997.
- Lionnet, Françoise. « Postcolonial Representations: Women, Literature, Identity ». *Small Axe*, 7, 2000, 55–72.
- . "Autoethnography and the Postcolonial Self: Notes Toward a Theory of Colonial Discourse." *Cultural Critique*, 6, 1987, 119–137.
- Mbembe, Achille. *Critique de la raison nègre*. Paris, La Découverte, 2013.
- Ngal, Georges. « La quête de la mémoire chez Chamoiseau », *Revue des Sciences Humaines*, 260, 2000, 45-59.
- . *Les lieux de mémoire*. Paris: Gallimard, 1984.
- Ricœur, Paul. *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris: Seuil, 2000.